

LETTRE D'UNE QUEBECQUOISE

ELECTION, politique : on n'entend que cela dans les salons, sur la rue ; par tout, enfin. La fièvre gagne tout le monde. Les hommes courent d'un air affairé, s'abordent avec empressement, causent avec mystère, s'animent, gesticulent ; et de bonnes petites femmes, même, négligeant la grave question des chiffons, qu'elles entendent à merveille, se lancent en des discussions de partis où elles risquent de se perdre à chaque instant.

J'aime peu les chiffons, moi, et pas du tout la politique ; c'est peut-être ce qui me fait penser que, pour une femme, la meilleure politique c'est de n'en avoir point ?

* * *

Pendant que j'écris une voix éraillée lance, tout-à-coup, dans les airs, le refrain si bien connu, qui a fait le tour du monde, répété par tous les échos de l'univers et qui nous a cassé les oreilles à nous, Canadiens, pendant de longs mois : la " Marche du Général Boulanger." Ciel ! se trouvera-t-il toujours quel-
qu'un pour ressusciter cet assommoir ?...

Je ferme ma fenêtre pour me protéger contre cette harmonie renversante, mais je ne puis du même coup arrêter mon imagination qui s'est jetée — non pas à la poursuite du chanteur inconnu — mais en une profonde méditation sur la vogue inconcevable de quelques œuvres parfois médiocres et, par contre, du destin obscur d'autres d'un plus grand mérite ?

Cela est-il dû à la bonne étoile de l'auteur, seulement, ou à la mauvaise tête des peuples ?... Mystère !

* * *

Je viens de lire — mes loisirs ne m'ayant pas permis de le lire plutôt — le rapport de la convention du " Conseil National des Femmes " qui vient d'avoir lieu à Montréal, et le discours remarquable qu'y a prononcé M. Fréchette.

C'est un éloquent plaidoyer en faveur des femmes qui gagnent leur vie, en même temps qu'un encouragement sensé.

Combien de femmes, en effet, de jeunes filles intelligentes, instruites souffrent, dans l'ombre de la médiocrité de leur position, enchaînées qu'elles sont par le plus absurde des préjugés ! Elles ne sont pas paresseuses, elles ont du cœur plein la poitrine, mais elles

sont timides et n'osent pas affronter l'opinion publique. Que dirait-on, dans le monde, si l'on savait qu'elles travaillent pour vivre ? Cette pensée les paralyse.

Je ne suis pas de celles qui voient tout en rose chez nos voisins ; mais, sous ce rapport, les Américaines sont beaucoup plus sages que nous. Toutes, elles travaillent, et le mépris qui, chez nous, s'attache au travail, flétrit chez elles et, plus justement, l'oisiveté.

Il n'est pas besoin qu'une nécessité impérieuse leur prescrive le travail et des jeunes personnes que leur position de fortune autoriserait, que dis-je, qui les obligerait, parmi nous, à ne rien faire, emploient leurs loisirs d'une manière lucrative.

Un tel exemple, d'où qu'il vienne, est bon à suivre. Qu'on laisse les incapables, les sottes s'enorgueillir encore de leur parfaite ignorance et de leur nullité et que les femmes intelligentes, sans souci des mines dédaigneuses de certaines amies — qui n'en sont pas — profitent des dons que la Providence a mis en elles.

Cette dernière phrase me rappelle ces vers de La Fontaine que je vous laisse à méditer :

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

AIMÉE PATRIE.

POUR BIEN SE PORTER

Eloignez les soucis.

Mangez avec modération ni trop, ni trop peu.

Prenez l'air frais matin et soir.

Dormez sur les deux oreilles.

Soyez gai ; "cœur léger vit longtemps."

Ne pensez qu'à des choses bonnes et agréables.

Recherchez la paix.

Évitez la passion et l'excitation ; la colère est souvent fatale.

Ne désespérer jamais.

Pensées

Quand tu trouveras la compagnie de certaines personnes indigne de toi, songe à ton ange gardien qui subit la tienne sans se plaindre.

Douter de tout c'est affirmer sa propre nullité.

Si je haïs un seul homme, je n'en aime véritablement aucun.